

obligé de garder le lit durant une semaine. Ce fut naturellement à Morany que revint la cruelle mission d'annoncer la mort de M. Martigné à sa femme. Nous passons sous silence les scènes douloureuses qui suivirent l'annonce de cette catastrophe et l'arrivée du cadavre. Outre les regrets qu'inspirait le pauvre Ernest, ce nouveau malheur réveillait toutes les appréhensions que tant de catastrophes successives faisaient planer au-dessus de cette famille si rudement éprouvée.

Pendant le trajet de Ville-d'Avray à Paris, M. Morany et M. Thibaut avaient raconté à Valentin le motif du duel.

Malgré l'admiration qu'il professait pour Clémence, M. Martigné avait fait connaissance d'une jeune fille nommée Fanny Guertier, qui, par parenthèse, lui coûtait assez cher. En entrant chez elle un beau soir, il y rencontra Parézot. Fanny se hâta de lui jurer par tous les saints du Paradis qu'elle voyait ce monsieur pour la première fois, qu'elle ne l'avait jamais autorisé à lui faire une visite, et que, depuis une demi-heure, elle essayait vainement de se débarrasser. Une discussion eut lieu entre les deux hommes. Piqué des râleries de Parézot et de son entêtement, M. Martigné s'oublia jusqu'à frapper ce dernier.

Nous venons de voir quelles avaient été les funestes conséquences de cette querelle.

Fanny, chez qui Valentin se présenta pour obtenir quelques renseignements, aussitôt qu'il fut en état de sortir, ne put que répéter le récit de M. Morany. Elle ajouta seulement quelques détails insignifiants relatifs à sa liaison avec M. Martigné, détails qu'Ernest n'avait pas voulu donner à M. Morany par une réserve toute naturelle.

La jeune femme persista, du reste, à soutenir qu'elle ne connaissait point Parézot ; qu'elle ne lui avait jamais donné de rendez-vous et qu'elle ne pouvait s'expliquer ni sa visite, ni son insistance à rester malgré elle dans son salon.

— Ne supposez-vous pas, lui demanda Valentin, que cet homme était venu chez vous avec l'intention de se faire une querelle avec M. Martigné ?

— Je le croirais volontiers, répondit-elle. Il avait toujours l'air de se moquer de M. Martigné, et cherchait évidemment à le pousser à bout, tout en conservant lui-même son sang-froid.

Valentin quitta Fanny, persuadé qu'en engageant une querelle avec Ernest, Parézot n'avait fait qu'obéir aux suggestions du mystérieux ennemi qui poursuivait la famille Martigné.

Il courut à Ville-d'Avray, mais Parézot était parti depuis plusieurs jours sans laisser son adresse. Malgré toutes ses recherches, Valentin ne put le découvrir.

Cette disparition subite ne fit que redoubler les soupçons de M. Mazeran. Il resta toujours persuadé que quelque personne, ayant à redouter les révélations de Parézot, avait trouvé moyen de l'envoyer à l'étranger.

Dès que Valentin eut raconté à Juliette ce que sir Richard lui avait appris relativement à M. Bartelle, elle le pria d'écrire au jeune Anglais comme elle était désireuse de causer avec lui. Valentin alla le chercher et l'amena chez sa cousine. Il parvint aussi à mettre la main sur le capitaine du Havre dont nous avons parlé plus haut, qui avait conduit de Madagascar au Cap un passager dont le signalement offrait quelque ressemblance avec celui de M. Bartelle.

Des renseignements fournis par le capitaine et surtout par la mention des cicatrices confirmèrent Juliette et Valentin dans la pensée que le passager en question était réellement M. Bartelle. Cela

coïncidait si bien, d'ailleurs, avec les circonstances et les dates du récit de M. Overnon, que le doute n'était pas possible.

Restait toujours à expliquer le motif de ce voyage, ainsi que les fréquents changements de navire et tout cet ensemble de mesures prises par M. Bartelle pour cacher son identité et dissimuler ses traces. Comment se fait-il d'ailleurs qu'il n'eût pas écrit à sa famille et surtout à sa femme, contre laquelle il n'avait jamais eu aucun sujet de plainte et dont il s'était séparé dans les meilleurs termes ?

C'étaient là des questions que personne ne pouvait résoudre.

Overnon écrivit aussitôt à son beau-frère, lord Ackley, et le pria de faire demander au Cap des renseignements plus précis au sujet de M. Bartelle et de son expédition. Il écrivit en outre directement à quelques amis qu'il avait laissés dans cette ville.

La réponse de lord Ackley ne se fit pas attendre. Elle avait une certaine importance.

X.

Dans un entretien confidentiel avec le gouverneur, qui le questionnait sur ses projets, M. Prosnier-Bartelle avait révélé qu'il était venu au Cap pour retrouver la trace d'un parent de sa femme qui devait habiter dans l'intérieur, au-delà des limites de la colonie. Ce parent venait de faire un immense héritage qu'il ignorait encore, et la famille avait un grand intérêt à le mettre à même de revendiquer ses droits, ou à constater son décès. Il ne s'agissait pas moins, en effet, que d'une succession de douze ou quinze millions. Quant au mystère dont le prétendu M. Prosnier s'entourait, et à toutes les précautions qu'il avait prises pour faire perdre ses traces, il avait eu pour motif le désir d'échapper à des ennemis inconnus dont les manœuvres criminelles avaient mis obstacle jusqu'à toutes les recherches.

On comprend les émotions et les espérances que fit naître la lecture de cette lettre. M. Overnon récrivit aussitôt à son beau-frère en le priant de s'adresser au gouverneur actuel du Cap pour obtenir tous les renseignements possibles, tant à l'égard de M. Bartelle que relativement à la succession dont ce dernier avait parlé à lord Ackley.

En outre, sir Richard pria de nouveau les amis qu'il avait laissés au Cap de tout mettre en œuvre dans le même but. Enfin les Martigné, Mme Bartelle, Savinien et Valentin écrivirent ou firent écrire à Calcutta, à Bombay, à Madras, à Pondichéry et à Madagascar, dans l'espoir d'obtenir quelque indice qui les mit sur la voie de l'immense héritage auquel lord Ackley avait fait allusion.

Parmi les lettres qui furent adressées en réponse, plusieurs contenaient des renseignements qui concordaient assez bien. D'autres en apportaient qui contredisaient complètement les premiers, et quelquefois, à leur tour, se trouvaient démentis par d'autres missives.

Au bout de six ou huit mois de cette correspondance, voici ce qui semblait résulter de l'ensemble des lettres, des documents parvenus à Mme Bartelle ainsi qu'à ses cousins.

Mme Pauline Novéal, devenue Mme Martigné, grand mère de Gontran, de Vincent, d'Ernest et de leur sœur Sophie Guitarna, ainsi que de Mme Juliette Bartelle (née Martigné), avait elle-même deux frères : Emile, celui dont Morany se prétendait le fils naturel, était en réalité mort sans enfants ; l'autre, Gaspard, était un de ces cerveaux brûlés dont